

Galbraith, John Kenneth, *Théorie de la pauvreté de masse*, Paris, Gallimard, 1980, 168 p.

André Lux

Volume 12, numéro 3, 1981

L'Europe et le système monétaire international

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701250ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701250ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lux, A. (1981). Compte rendu de [Galbraith, John Kenneth, *Théorie de la pauvreté de masse*, Paris, Gallimard, 1980, 168 p.] *Études internationales*, 12(3), 598–600. <https://doi.org/10.7202/701250ar>

table introduction du livre. Vient ensuite un rappel historique d'E. Boulding mettant l'accent sur l'importance pour les femmes du Tiers-Monde de se mobiliser sur la base de leurs expériences propres et de prendre appui sur les réseaux d'entraide (self-help) féminins existant sur le plan international, puis un « profil », à l'échelle mondiale, de l'inégalité d'accès des hommes et des femmes à la technologie tracé par l'Organisation mondiale de la santé.

Le deuxième thème, « Setting the Context: Case Studies », regroupe mais sans vraiment les intégrer, sept études de cas qui varient davantage par l'ampleur et l'organisation des données que par leurs implications et leurs conclusions. On nous présente successivement les effets de l'implantation de nouvelles technologies dans le domaine alimentaire (I. Tinker) et dans certaines industries du Mexique (M. Srinivasan); le fonctionnement, à partir de l'expérience africaine, du processus de « développement du sous-développement » et l'émergence de modèles différents comme en Guinée Bissau (A. Seidman); les conséquences sociologiques et économiques de la mécanisation de la riziculture à Java, en Indonésie (M. Cain); les grandes lignes d'une étude préliminaire à l'implantation d'une unité d'énergie solaire en Haute-Volta (G.S. Hemmings-Gapihan); les changements dans la vie quotidienne et les perspectives d'avenir de deux générations de femmes mexicaines suite à l'ouverture d'une route et d'un service de transport en commun (M. Elmendorf) et l'exploitation des femmes dans les usines des multinationales capitalistes en Malaisie et à Singapour (L. Lim).

Le dernier thème, « Implications for Policy », est, comme je le disais plus tôt, contenu dans toutes les communications, mais il est abordé cette fois de manière plus systématique et plus didactique. Les auteurs des quatre textes (M. Carr, L. Fortman, H. Papanek et la Non-Governmental Task Force on Roles of Women) posent les questions fondamentales que soulève le constat (d'échec, en quelque sorte) qui vient d'être fait et tentent d'être plus spécifique dans leurs recommandations sans toutefois ajouter d'élément nouveau aux textes

précédents. Il en est de même des « remarques » en guise de conclusion de R. Dauber qui rappelle cependant que les politiques les plus susceptibles de répondre aux besoins des femmes sont celles qui sont établies à partir des besoins qu'elles ont d'elles-mêmes définis.

Quant à la bibliographie commentée établie par les deux éditrices, elle ne comprend malheureusement que des titres anglais mais donne tout de même un bon aperçu de l'état actuel de la recherche sur ce sujet. En somme, sans visée théorique *a priori* et en dépit d'une importante lacune au niveau de l'intégration des textes tenant à la formule d'édition choisie, *Women and Technological Change in Developing Countries* est un livre utile à la fois pour l'élaboration de nouvelles pratiques, la pratique de nouvelles recherches et la construction de nouvelles théories en rapport avec les femmes, la technologie et le développement.

Huguette DAGENAI

Département d'anthropologie  
Université Laval

GALBRAITH, John Kenneth, *Théorie de la pauvreté de masse*, Paris, Gallimard, 1980, 168 p.

D'emblée cet ouvrage comporte une ambiguïté conceptuelle en identifiant pauvreté et sous-développement, en rejetant comme cause de la pauvreté les mêmes facteurs que Hirschman avait déjà repoussés comme responsables du sous-développement. Ayant liquidé en quinze petites pages les explications courantes, tout en oubliant de mentionner la théorie de la dépendance, il semble vouloir tout reprendre à zéro, obnubilé qu'il est par l'impression que l'analyse de la pauvreté (ou du sous-développement?) a été entièrement pensée en fonction de la stratégie d'intervention salvatrice des *États-Unis*, comme si seuls les Américains avaient écrit en ce domaine: « dans l'intérêt soudain et généralisé qui s'est manifesté pour la pauvreté, nous n'avons pas déduit le remède de la cause; nous sommes partis des seules possibilités d'action qui se présentaient pour en déduire la cause supposée

les impliquer (pp. 52-53), à savoir le manque de capitaux, de technique et d'instruction. »

Son analyse part de la notion d'équilibre de la pauvreté, alimenté notamment par le cercle vicieux malthusien (qui caricature le Malthus des Principes d'économie politique) pour déboucher sur sa « trouvaille » de l'accommodation séculaire des *individus* à la culture de pauvreté. Oscar Lewis, qu'il ne cite pas, nous a pourtant appris que cette culture de pauvreté ne se réduit pas à ses manifestations individuelles, mais s'enracine dans des structures sociales très prégnantes et marquées par des rapports de force entre groupes inégaux. Galbraith a raison de dire que cette accommodation individuelle « est non seulement compréhensible, c'est aussi un trait de civilisation et d'intelligence » (p. 74) méconnu des pays riches. Il a cependant tort d'en faire la variable indépendante première. S'il y a pauvreté, ce serait par accommodation séculaire à la... pauvreté, et s'il y a développement, c'est dans la mesure où cette accommodation n'est pas générale, où une faible minorité de gens lui résistent et cherchent à s'affranchir *individuellement*. Voilà une version réchauffée de McClelland !

Comme pour s'en excuser, l'auteur nous rappelle avoir « raisonné comme s'il n'y avait pas de structure de classe ; or il y en a » (p. 82), mais il s'empresse d'en réduire le rôle à zéro, surtout en ce qui concerne la propriété des terres, qui n'a consisté qu'à masquer la caractéristique la plus commune de la pauvreté, qui est le rapport malthusien des hommes à la terre : avec ou sans grands propriétaires en Amérique latine, « il y a de toute façon trop de gens ». (p. 82) J'ignorais que l'agriculture de ce sous-continent en était déjà au stade d'horticulture intensive d'Asie où, « en l'absence de possibilités d'investissement, les techniques agricoles du village avaient atteint ou approché un optimum » (p. 65). C'est pourquoi Galbraith peut affirmer que la simple croissance des villes démontre que « la pauvreté urbaine est à la fois globale et moins insoluble » (p. 111). Comment peut-il prétendre cela, alors qu'il confesse au chapitre 7 l'échec d'une industrialisation qui « reste, en tant qu'objectif, hautement aléatoire » (p. 130) et devrait savoir que de nombreux paysans sont interdits d'accès à des latifundia sous-utilisés ou chassés de leurs terres sans trouver, comme dans l'Angleterre des *enclosures*, la solution de rechange de l'industrialisation ?

Son silence devient indécence lorsqu'il affirme que si les grands propriétaires terriens « ont survécu, c'est parce que leurs tenanciers s'étaient accommodés à leur pauvreté » (p. 82) et non pas grâce au pouvoir d'État ou de leurs milices privées. D'où est donc venue aux tenanciers et sans-terre l'habitude de s'en accommoder ? Question impertinente laissée sans réponse alors que ne cessent de se raffiner les stratégies contre-insurrectionnelles des armées nationales contre les guérillas rurales. Celles-ci sont sans doute pour Galbraith un virus importé, une des manifestations de la « tentation du socialisme » (p. 130), ce miroir aux alouettes, qui, en se reflétant comme « idée que la pauvreté des pays pauvres est la contrepartie naturelle de la prospérité des riches, comporte une symétrie séduisante mais trompeuse et... conduit aisément à des théories de la pauvreté de masse fondées sur l'exploitation » (p. 99).

Il est vrai, comme le souligne Galbraith, qu'un doublement des prix des denrées agricoles ne soulagerait pas la misère, mais la raison n'en est pas tellement qu'il profiterait surtout à l'Amérique du Nord, mais le fait que les pauvres du tiers-monde ne contrôlent pas des unités de production rentables. Pour ce faire, il faudrait des réformes agraires. Mais voilà, gémit notre ex-professeur, à quelques exceptions près, la réforme agraire « n'a pas entamé ces réalités plus opiniâtres que sont l'équilibre de la pauvreté et l'accommodation à cette situation. » (p. 85) Il oublie une fois encore de prendre en considération les contraintes structurelles. Taiwan est l'une des exceptions, parce qu'elle a bénéficié dès les années 1920 de réformes agraires radicales ; la Corée du Sud n'a guère de grandes propriétés. Dans leur « Land Reform in Latin America », Kanel et Dorner ont montré que dans la plupart des cas, ces réformes ont accru la production agricole.

À l'appui de sa stratégie concentrant les efforts d'aide sur la minorité de paysans refusant l'accommodation, Galbraith montre l'échec de la politique de promotion généralisée de l'agriculture dans l'Inde des années 1950, et il explique l'exception heureuse du Punjab parce que dans cet État, « le niveau d'alphabétisation était élevé et le rejet de l'accommodation relativement élevé. » (p. 118) Il ne dit pas

pourquoi ils étaient élevés, mais la raison en est que la moitié des fermes y atteignaient de 10 à 30 acres, au lieu de seulement 20% dans les autres États, avec dès lors dans la décennie 1950 une hausse de production de moitié plus élevée.

En sous-estimant la prégnance des structures sur les comportements des individus et notamment celle du développement du système contemporain d'économie mondiale comme facteur important du sous-développement, Galbraith reste dans la tradition wébérienne, rajeunie après la guerre par l'école américaine. C'est conformément à cette logique qu'il propose les migrations comme instrument le plus naturel et le moins coûteux de lutte à la pauvreté. Les migrations, volontaires ou forcées, ont en effet joué contre l'accommodation en dégageant le potentiel créateur des minorités et en décongestionnant les régions d'origine. Les exemples tirés de l'histoire ne manquent pas de force probante, mais qui peut imaginer que la libre circulation des individus sur la planète offrira ne fût-ce qu'un début de solution à la pauvreté des trois quarts de l'humanité ?

Galbraith a sans doute raison de mettre en question les explications du sous-développement trop exclusivement axées sur des vices de structure, comme si l'histoire se fait sans les êtres humains. Son message, parce qu'il en prend le contrepied de manière extrême et simpliste quant au fond, mais enrobée de nuances libérales dans sa forme, n'emportera pas l'adhésion des spécialistes, mais impressionnera un public plus large, soulagé d'apprendre que la pauvreté de masse est une fatalité séculaire dont il n'a plus à se sentir coupable. Ce livre a sa place dans la petite bibliothèque d'Alexander Haig.

André LUX

*Département de sociologie  
Université Laval*

SACHS, Ignacy, *Stratégies de l'éco-développement*, Paris, Ed. Économie et Humanisme - Éditions Ouvrières, 1980, 140 p.

L'éco-développement est un concept nouveau, lancé en 1972, qui critique la stratégie actuelle du développement international et propose une organisation plus rationnelle de la société fondée sur la gestion écologiquement prudente de l'environnement naturel et social. Ignacy Sachs nous propose d'opérationnaliser ce concept dans son livre sur les « *Stratégies de l'éco-développement* ». Il s'agit, moins de huit ans après l'acceptation du terme d'éco-développement, d'en définir le contenu de manière à ce qu'il oriente des recherches et des projets concrets mais aussi de montrer que l'approche de l'éco-développement est une stratégie cohérente qui peut modifier les « styles de développement ». L'ouvrage se divise en trois parties principales : les approches de l'éco-développement, les politiques de l'éco-développement et l'éco-développement en marche.

Après un préambule philosophique où l'auteur retrace les affinités de l'éco-développement avec des précurseurs comme Benjamin Franklin, Ghandi et René Dubos, l'auteur dénonce le double gaspillage des pays riches et des pays pauvres qu'il appelle le maldéveloppement et propose une définition globale de l'éco-développement constituée de trois composantes : le *self-reliance* ou rejet des modèles des pays développés ; la prise en charge équitable des besoins de tous et de chacun et la prudence écologique.

La seconde partie montre sur quelles bases doivent s'effectuer les modifications de « styles de vie et de style de développement » pour mettre en oeuvre l'approche de l'éco-développement. Cette mise en oeuvre implique une multiplicité de niveaux d'action et leur mise en relation selon les principes d'une rationalité sociale élargie différente de la rationalité marchande. Dans cette perspective, le concept de style de vie devient primordial pour évaluer « la capacité ou l'incapacité du groupe concerné à faire des choix ». Le style de vie, la manière d'occuper le temps en